

Stéphane Zékian

HOMMAGE A CLAUDE RIEHL

REMISE DU PRIX EUGEN HELMLE.
SARREBRUCK, 7 SEPTEMBRE 2006.

LAUDATIO

Mesdames, Messieurs,

les équipées les plus fabuleuses ont parfois des commencements improbables. Que l'aventure soit au coin de la rue, qu'une vie puisse se jouer au hasard d'un détour imprévu, la rencontre de Claude Riehl avec l'œuvre d'Arno Schmidt en offre une heureuse illustration. C'est une histoire que Claude Riehl a aimé raconter, sans doute parce qu'elle offre le caractère incongru des meilleures fictions. Permettez-moi donc de rappeler, en un mot, qu'Arno Schmidt s'est présenté à son futur traducteur dans la boîte d'un bouquiniste, sous la forme étonnante d'une pile rose, d'un rose franchement criard, cette pile étant celle des *Scènes de la vie d'un faune* dans la traduction pionnière de Jean-Claude Hémerly. A dire vrai, le faune était dans une mauvaise posture, car le bouquiniste, facétieux sans doute, n'avait pas hésité à le faire côtoyer les *Mémoires* du dictateur albanais Enver Hodja. L'histoire ne dit pas de quelle couleur était leur couverture. Curieux voisinage : une scène de plus, inattendue, dans la vie du faune.

Ainsi est-il tentant d'imaginer que tout a commencé par un éclat de rire. Un éclat de rire devant cet invraisemblable télescopage, ce face-à-face

(presque) trop beau pour être vrai, entre la liberté et la contrainte, entre la recherche obstinée du sens et le refus mécanique de tout sens (ou, ce qui revient au même, l'imposition brutale d'un seul et unique sens). Devant ce bizarre face-à-face, Claude Riehl pensa peut-être à la « rencontre fortuite d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table de dissection » (selon l'expression devenue proverbiale de Lautréamont). Celle, dans une boîte en bois, d'un faune rose et d'un fils Ubu poussiéreux et corné valait assurément le détour.

Au commencement, donc, peut-être un éclat de rire. Mais également, et surtout, un défi. Sur la quatrième de couverture, Claude Riehl lit, en effet, la boutade d'Hémery : [je cite] « Caractérisez brièvement la langue et le style d'Arno Schmidt en général, et de l'œuvre en question en particulier. [Réponse :] – Intraduisibles ».

Quelques milliers de pages plus tard, c'est-à-dire quelques milliers de pages *traduites* plus tard, il semble difficile de ne pas voir dans le mot d'Hémery le déclencheur (le révélateur) d'une vocation et, pour ainsi dire, l'appel d'air où Claude Riehl allait engouffrer 25 années d'un enthousiasme savant. Reste à saisir ce qui, précisément, l'a jeté sur le ring (l'image est de lui).

Pour comprendre ce qu'il faut bien appeler un coup de foudre, rappelons le contexte des années 70 finissantes, marquées par cet empire d'une critique et d'une théorie littéraires à prétentions quasiment scientifiques. Époque où l'on put écrire des romans à seule fin d'illustrer des théories. Le dogme d'une langue nécessairement « intransitive » conduisait à couper la littérature de toute référence au monde. Seuls les naïfs (les victimes de « l'illusion référentielle ») pouvaient encore créditer la littérature du pouvoir d'embrasser la vie et de saisir le monde. En réalité, disait-on, l'écriture ne saurait être qu'auto-référentielle ou, si l'on veut, autotélique. Et l'on connaît des écrivains qui durent se justifier d'avoir fait de l'expérience et de l'Histoire la matière première de leurs romans. « Affligeante d'ennui et de tristesse » : ainsi Claude

Riehl qualifiait-il rétrospectivement cette période où plus d'une posture ordonnaient le divorce de la littérature et de la réalité.

Qu'Arno Schmidt ne se soit pas enfermé dans la tour d'ivoire d'un formalisme sec, rien ne l'indique mieux que le soulagement d'un lecteur superlatif nommé Claude Riehl qui, cherchant un peu d'air frais dans la littérature de son temps, a longtemps passé son chemin avant de jeter l'ancre devant ce continent qui traçait à ses yeux des horizons longtemps perdus de vue. S'il s'y est rapidement installé, s'il y a planté son drapeau, c'est parce qu'il perçut ici un langage qui persistait à faire du monde (de la vie, du corps, de l'Histoire, des désirs) son inusable objet. On allait enfin pouvoir jouer, on allait enfin pouvoir se faire plaisir et rendre à la lecture littéraire sa valeur d'expérience charnelle. Issue de secours inespérée, percée dans l'impasse d'une littérature désincarnée.

Se vouer désormais à cette œuvre tentaculaire, c'était donc déplier la littérature en brisant le cercle d'un langage refermé sur lui-même. Dans cette perspective, le météore Schmidt ne pouvait que tomber pile sur le chemin de Claude Riehl, car si le langage fait ici l'objet d'une trituration acharnée, s'il est effectivement soumis aux expériences les plus inouïes, ce n'est jamais en s'épuisant à la dimension d'un exercice de pure virtuosité, mais au contraire pour mieux prendre en charge le débordement des sensations, des désirs, le fourmillement des perceptions : en un mot, le foisonnement immaîtrisable d'une vie humaine.

Recharner le squelette, rendre aux mots leur poids de chair et d'os : telle était donc la promesse en germe dans l'abord d'Arno Schmidt.

Si ces raisons contextuelles paraissent incontestables, on aurait pourtant tort d'expliquer la passion schmidtienne de Claude Riehl par le seul jeu des circonstances. Des raisons plus profondes entrent ici en jeu, et ce n'est pas un hasard si, traducteur d'Oskar Panizza, Joseph Roth, Egon Schiele ou Paul Klee, il voit son nom associé d'abord à celui d'Arno Schmidt.

Quitte à traduire un écrivain, quitte à suivre pas à pas l'œuvre d'une vie, autant que cet écrivain en renferme des dizaines d'autres, autant que cette œuvre porte en elle toute une bibliothèque. Et de fait : où ranger, comment classer les ouvrages d'Arno Schmidt ? S'ils entrent si facilement dans la catégorie des livres « plutôt impossibles à ranger » (pour reprendre l'expression de Georges Perec), c'est le signe que la question est mal posée, c'est l'indice qu'une bibliothèque se trouve déjà dans l'ouvrage qu'on essayait de ranger. Qu'il suffise alors de retourner la question : dans quel livre, entre quelles pages d'Arno Schmidt faut-il nicher sa bibliothèque ? D'atlas en dictionnaires, d'almanachs en catalogues, de sommes encyclopédiques en fichiers proliférants, cet univers appelait un traducteur lui-même travaillé par le démon de l'encyclopédisme. Riche en spécimen de bibliophiles et de bibliomanes, le monde d'Arno Schmidt trouve un prolongement dans ce personnage de Claude Riehl qui, s'il ne collectionnait pas les almanachs d'Etat de l'ancien Royaume de Hanovre (du moins à ma connaissance...), n'en avait pas moins une admiration sans bornes pour un de ces fous littéraires dont le XIX^e siècle abonde, je veux dire Paul Lacroix, alias le bibliophile Jacob, qu'il nommait rien de moins que son « idole », signe certain d'une bibliomanie galopante.

La puissante attraction de Schmidt tient au fait qu'il enjoint, non plus de ranger, mais bien de déranger nos bibliothèques. A la faveur de ce grand dérangement, plus d'un auteur oublié ressort subitement de nulle part, et l'on comprend bientôt qu'en choisissant d'installer son laboratoire sur un tel champ de mines, Claude Riehl préparait de fameuses démangeaisons à nos classements les plus définitifs, à nos rayonnages les plus sagement ordonnés.

Faire passer la frontière à cette œuvre conduisait à corriger la physiologie d'une littérature allemande qui, vue de France, avait longtemps gardé les traits quelque peu crispés. De ce point de vue, faire œuvre de passeur était, indissolublement, faire œuvre d'historien en illustrant le foisonnement d'une littérature encore méconnue, parfois même inconnue des lecteurs français. Hissé au sommet de la falaise Schmidt, Claude Riehl nous ménageait le plus stimulant des panoramas. Chaque nouvelle traduction lancée au

milieu des bibliothèques françaises semait de cratères nos certitudes rondes, révélait des traverses à fleur d'étagères, accidentait l'histoire faussement linéaire d'une littérature où apparaissent subitement, comme de nulle part, des sentiers aux noms d'August Stramm, de Hans Henny Jahnn ou d'Albert Ehrenstein. Il avait lui-même engagé la traduction d'Ehrenstein (en l'occurrence, avec le bref récit *Tubutsch*). L'un de ses projets à court terme était d'offrir un choix de proses de Mynona (alias Salomo Friedländer), un autre de ces oubliés dont il rêvait depuis longtemps d'épouser la langue, pour le plaisir de lui faire quelques enfants bien turbulents. L'œuvre que nous saluons aujourd'hui est bien celle d'un inlassable fouilleur d'oubliés, et le choix central d'Arno Schmidt s'explique aussi par sa qualité de carrefour, de foyer traversé par les rayons un temps refroidis de l'expressionnisme allemand.

En nous confiant ainsi les clefs du domaine schmidtien, Claude Riehl nous a défriché la mémoire et ouvert les yeux, il a rendu la parole à une histoire longtemps restée muette.

Vu sous cet angle d'une bibliothèque en constant devenir, ce compagnonnage de 25 ans avec Arno Schmidt tombe sous le coup de l'évidence. Mais à la joie d'une expédition dans ces recoins lumineux de l'histoire culturelle allemande, le défi schmidtien ajoutait celle d'explorer un labyrinthe verbal sans exemple, ce néo-allemand pratiqué sur la lande, objet (pour citer Claude Riehl) d'une « expérience sanglante et jouissive ».

La structure de cette expérience me semble thématifiée dans la prose même d'Arno Schmidt. Je crois voir en effet dans les motifs obsédants de la carte, du plan, du relevé topographique, et surtout dans le traitement qu'en propose l'auteur, une analogie frappante qui nous renvoie au travail du traducteur lui-même. Omniprésent à l'horizon des récits schmidtien, l'idéal d'une reproduction parfaite, d'un relevé de terrain à la fois exhaustif et fidèle n'est formulé que pour mieux être démenti et comme pris à contre-pied. Toujours quelque chose échappe, Schmidt ne cessant de mettre en valeur ce jeu entre l'original (la Terre) et la copie (la carte). Et nombre de ses fictions poussent précisément au creux de cette faille. Présentés sous le jour d'une in-

vention mutine et féconde, ces déplacements imagent à mes yeux la cartographie du territoire schmidtien que Claude Riehl déploie, à son tour, sous nos yeux. Sa prouesse est d'avoir su mimer ces pas de côtés, ces déplacements, ces décalages qui font des cartes schmidtienne, plus qu'un miroir inerte, le lieu privilégié d'une invention du réel. Comment représenter le foisonnement du monde ? Non par la saisie, par le calque littéral de ses éléments, mais par la reprise du principe de prolifération lui-même. Il s'agit bien alors, non pas de dire en français ce qu'Arno Schmidt avait dit dans sa langue, mais plutôt de *faire* au français ce qu'Arno Schmidt avait *fait* à la langue allemande. La puissance de Claude Riehl a consisté dans cet exercice d'imitation, imitation d'un geste plus que d'une forme, où l'acte de traduire trouve peut-être sa définition la plus exigeante.

Cette expérience est celle d'un écrivain à part entière. L'on ne s'étonne pas que certains de ses interlocuteurs privilégiés aient pu être d'importants auteurs de langue française, et qu'à la question de savoir ce qui arrive de neuf, aujourd'hui, dans cette langue française, on soit tenté de répondre : l'œuvre de Claude Riehl. Transposant le phonétisme schmidtien en tracassant la syntaxe française, recourant à une invraisemblable collection de dictionnaires pour faire entendre, de dialectes bas-saxons en parures silésiennes, l'insurrection anti-Duden de l'original, Claude Riehl ne cachait pas [je cite] « suer sang & eau pour forcer les signifiants français à 'parler Schmidt' ». Multipliant les chausse-trappes, les mots-valises à triple fond, cette œuvre fait tourner en surrégime la machine des « crocs-en-langue », ces fautes savantes par où fleurit la splendide mauvaise herbe des grammaires trop bien taillées,

A l'ombre de ces volumes imposants, de *Soir bordé d'or* au *Cœur de pierre*, des *Vaches en demi-deuil* à *On a marché sur la lande*, on se prend à rêver de quelques livres fantômes, notamment cette traduction de *Finnegans Wake*, un temps projetée par Arno Schmidt. Rêver à ces cascades virtuelles de crocs-en-langue : James Joyce traduit par Arno Schmidt, traduit par Claude Riehl.

Pour toutes ces raisons à la fois historiques et langagières, il faut savoir gré au jury du prix Eugen Helmlé d'avoir reconnu dans ce travail la marque d'un créateur d'exception, et d'avoir associé son nom à l'homme qui traduisit Perec et Queneau en allemand.

Ces quelques mots qu'il m'a fallu conjuguer au passé, j'aimerais les conclure au présent. Car la marque de l'œuvre aujourd'hui honorée est de tenir l'équilibre entre mémoire surdimensionnée et faculté d'innovation : la fidélité aux grands textes du passé s'y traduit par un mouvement en avant, elle regarde toujours vers l'invention des possibles. Cet élan d'une mémoire braquée vers l'avenir doit être le nôtre aujourd'hui, devant cette œuvre diffusant beaucoup de savoir et pas moins de saveur ; devant cette œuvre dressée maintenant devant nous, massive et profonde, comme une réserve où remuent déjà, aux angles aigus de plus d'une phrase accidentée, quelques beaux lendemains de la littérature française.